

---

# POINTES DE FLÈCHES EN SILEX

## DE OUARGLA

---

Un de nos sociétaires les plus actifs et les plus distingués, M. Féraud, interprète principal de l'armée, nous a demandé l'insertion du rapport ci-après, qu'il vient d'adresser à M. le Ministre de l'instruction publique, et dans lequel il lui signale la découverte, à Ouargla, de pointes de flèches en silex. Nous nous empressons de publier cette intéressante communication, dont le sujet rentre complètement dans le cadre de nos travaux.

Camp devant Tougourt, 25 mars 1872.

*A Monsieur le Ministre de l'instruction publique,*

Durant la période douloureuse de l'envahissement de la France, les idées étaient naturellement portées ailleurs qu'aux recherches scientifiques, et il est probable que tous les correspondants du ministère avaient remis comme moi à des temps meilleurs le cours de leurs études favorites.

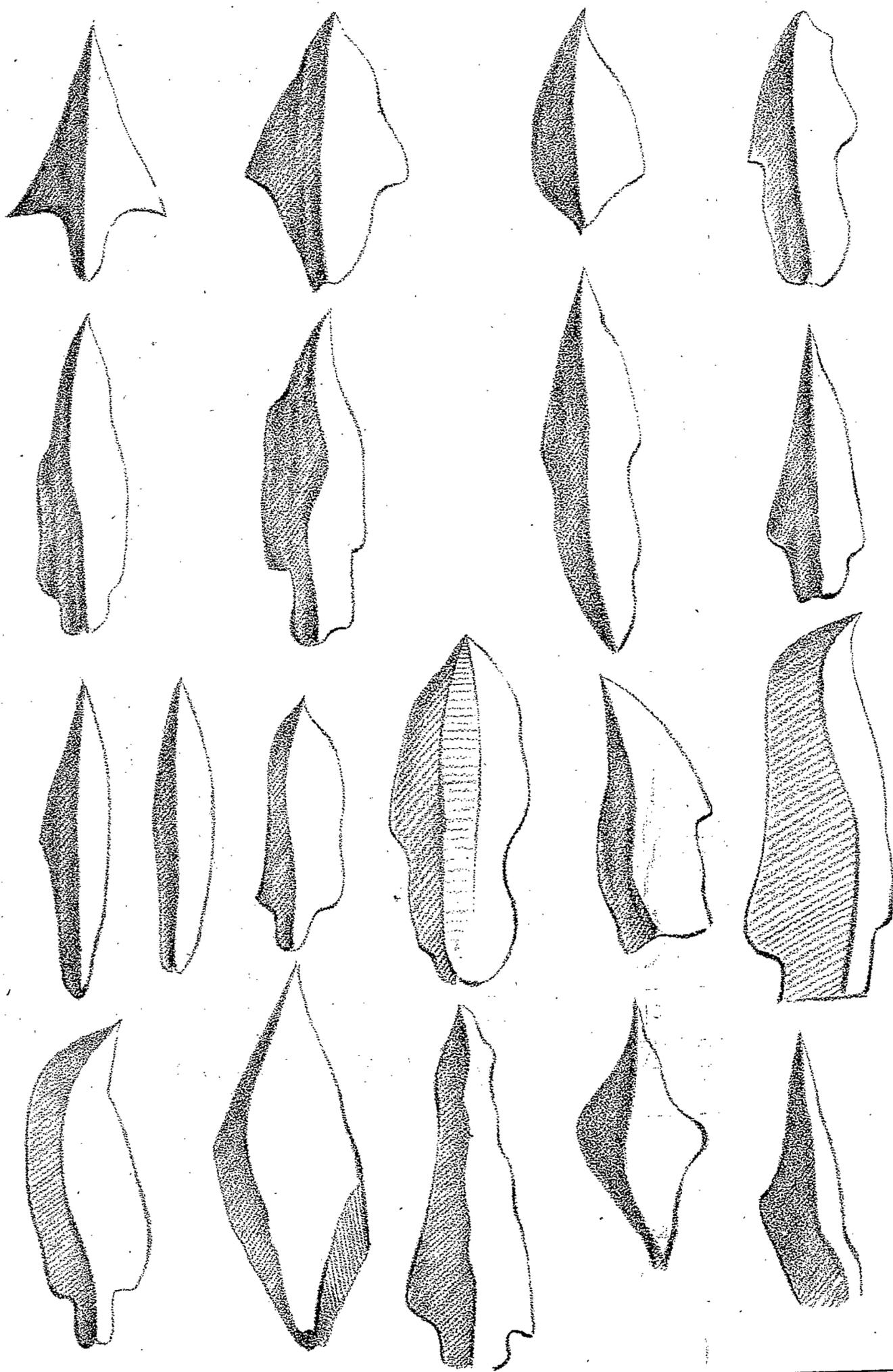
Depuis, nous avons dû entrer en expédition, sous les ordres de M. le général de Lacroix, pour étouffer dans son foyer l'insurrection la plus formidable que les annales algériennes aient eues jusqu'à ce jour à enregistrer.

Plusieurs de nos centres européens, naguère si prospères,

# POINTES DE FLÈCHES EN SILEX

(trouvées à Ouargla)

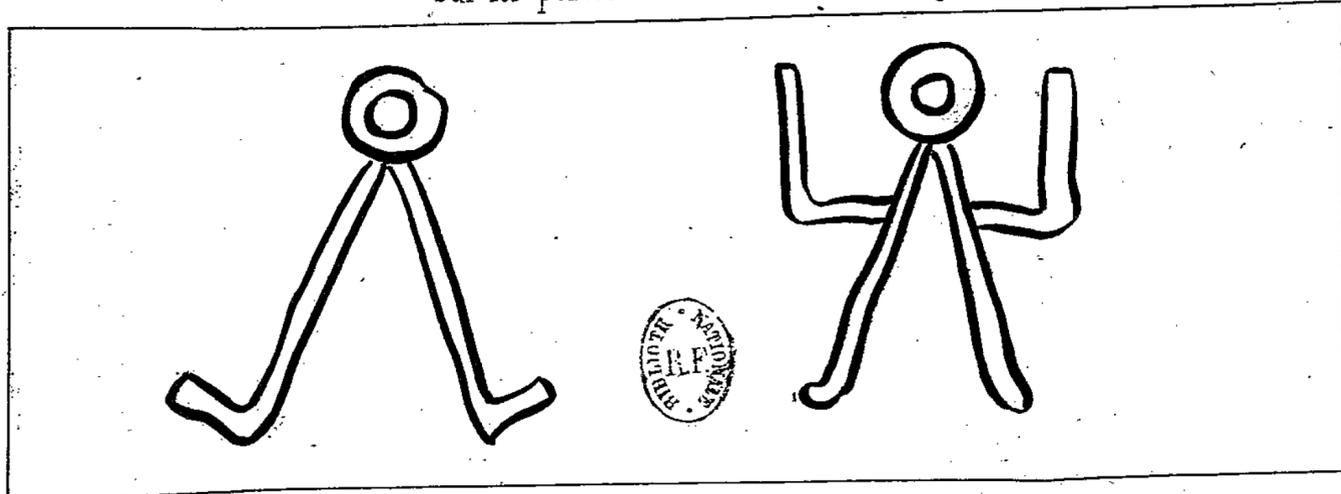
Pl. I.



# EMBLÈMES DE LA DIVINITÉ PUNIQUE

sur les portes des maisons de Ouargla.

Pl. II.



Lith. A. Jourdan.

étaient couverts de sang et de ruines. On sera toujours exposé à de telles calamités, tant qu'il existera en Algérie des marabouts, un ordre de khouan, ou une famille féodale omnipotente nous suscitant des embarras.

Depuis huit mois, notre colonne expéditionnaire a parcouru successivement les montagnes de la Kabylie, la région des plateaux du Tell, et elle vient enfin de terminer ses opérations dans l'extrême sud de la province, au Souf, à Tougourt et à Ouargla, où elle a rétabli le calme après s'être emparé de Bou Mezerag el-Mokrani, l'un des principaux chefs de la révolte.

Mais mon but n'est point de vous faire ici un rapport sur les événements militaires ou politiques qui viennent de se produire, et si j'ai dit quelques mots de notre expédition, c'est afin d'expliquer les circonstances qui m'ont mis à même de faire, dans l'extrême sud, certaines découvertes fort intéressantes au point de vue ethnographique et archéologique.

Il y a une dizaine d'années, un archéologue anglais, M. Cristy, commençait avec moi les premières fouilles de dolmens et autres monuments de forme dite celtique de l'Algérie, dont j'ai signalé à cette époque le résultat satisfaisant. (*Société de Constantine*, 1863).

M. Cristy attachait surtout une grande importance à la découverte des silex taillés ayant servi à un usage quelconque aux populations des âges primitifs. Il me montra une collection fort curieuse de ces silex, sortes de types ou modèles différents, qu'il avait recueillis un peu partout dans ses nombreuses et lointaines explorations, en Europe, en Asie et en Afrique.

Depuis cette époque, j'ai, à mon tour, dans toutes mes courses dans la province, cherché des silex taillés; il s'en trouve en tous lieux, dans les montagnes comme dans la plaine, mais il eût fallu beaucoup de complaisance et d'efforts d'imagination pour reconstituer une forme exacte ou attribuer une destination spéciale aux fragments que j'avais vus jusqu'ici. C'est autour de Ouargla, à 200 lieues environ du littoral et au milieu des dunes de sable, qu'il m'était réservé d'obtenir un succès complet et convaincant.

Entre la ville saharienne de Negouça et celle de Ouargla, à 4 kilomètres environ avant d'arriver à cette dernière, on traverse

de grandes dunes de sable sur lesquelles brillent au soleil une infinité d'éclats de silex blancs. Naturellement, j'explorai ce quartier pendant la marche de la colonne, et on doit juger de ma satisfaction lorsque je pus constater l'existence, au pied de la dune de sable, de l'emplacement d'une sorte d'ancien atelier où les silex taillés couvraient littéralement le sol sur un espace d'une dizaine de mètres carrés.

La récolte fut abondante, plus d'une centaine d'échantillons assez bien conservés étaient en ma possession. Je fis immédiatement part de ma trouvaille au général de Lacroix, mon chef, et à mes amis le docteur Reboud et M. le vétérinaire Souvigny, qui glanèrent aussi des silex taillés.

Ceux-là même qui souvent avaient souri et m'avaient plaisanté à propos de mes recherches de *petits couteaux perdus par les anciens*, étaient obligés de se rendre à l'évidence; les plus incrédules étaient convaincus en examinant cette quantité d'objets agglomérée sur un seul point, œuvre palpable de l'industrie humaine et non point produite par le fait d'un hazard capricieux.

Ces silex sont généralement taillés en pointes de flèches. Le dessin suivant l'indique suffisamment, et, pour plus d'exactitude dans l'image de la forme et de la dimension, j'ai appliqué les objets eux-mêmes sur le papier et en ai suivi fidèlement les contours avec la pointe du crayon. Le n° 1 est la pointe de flèche du type le mieux réussi, les autres sont généralement à trois facettes, c'est-à-dire presque triangulaires comme nos lames d'épée. Un côté est entièrement plat et les deux autres forment une arête plus ou moins vive et saillante dont les bords sont tranchants.

La matière est un silex blanc, souvent transparent et quelquefois teinté de rose ou de brun. Les éclats en sont très-nets. Des échantillons aigus, plus gros que les pointes de flèches, devaient avoir la destination d'être montés au bout de lances ou de bâtons servant d'armes défensives, tandis que les autres s'adaptaient aux armes de jet. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici que l'arc et la flèche — mais montée en fer — sont aujourd'hui encore en usage chez les Touareg de notre Sahara central.

Sur les traces de pareilles curiosités, j'ai continué mes re-

cherches autour de Ouargla, entr'autres au Djebel Krîma, où les silèx taillés se trouvent également.

A quel peuple faut-il maintenant attribuer ces vestiges d'un âge et d'une civilisation primitive? Faut-il les faire remonter aux Ethiopiens d'Hérodote, aux Gétules de l'époque romaine? Les ouvrages des auteurs anciens me manquent ici pour me livrer à des recherches sérieuses et tenter de résoudre cette question. Nous allons nous borner à rappeler ce que la tradition locale, qui ne remonte pas très-haut, dit au sujet des anciens habitants du pays.

Sept grands centres de population existaient jadis auprès du Djebel Krîma. La contrée, aujourd'hui aride et envahie par les sables, était arrosée par de grands cours d'eau, l'oued Mezab, l'oued Neça et l'oued Mïa, qui ne coulent plus aujourd'hui, mais dont le lit est encore reconnaissable. Toute la contrée était relativement verdoyante; des troupeaux de gazelles, des bandes d'autruches couraient la plaine, qui leur offrait alors des herbages abondants, qu'arrosaient les cours d'eau et des pluies périodiques. Et en effet, les indigènes nous prouvent la vraisemblance de cette tradition en nous montrant à chaque pas une infinité de débris d'œufs d'autruches, provenant des couvées de ces grands échassiers. Aujourd'hui c'est désert, rien n'y vit presque plus. La température se serait considérablement modifiée et aurait amené, par ses conséquences, un bouleversement complet dans la nature du pays.

La population la plus ancienne que signale la tradition locale, s'appelait les Sedrata. Quelle est l'origine de ces Sedrata? Faut-il voir en eux la fraction des Zenata, race berbère à laquelle Ibn-Khaldoun attribue la fondation d'Ouargla? Je le répète, dans mon modeste bagage de campagne, je n'ai ici aucun ouvrage à consulter.

En tous les cas, les vestiges laissés par cette population sont nombreux; j'ai parcouru les ruines qui jonchent le terrain sur des espaces considérables, entre le Djebel Krîma et Ouargla. On voit, par des tronçons de vieilles racines, que des plantations importantes de dattiers y existaient autour. Le Djebel Krîma, qui s'élève au milieu de la plaine sablonneuse, à une douzaine de

kilomètres au sud d'Ouargla, est une vaste table gypseuse d'une centaine de mètres de hauteur et d'une vingtaine d'hectares de superficie. C'est le plus bel observatoire que l'on puisse imaginer pour étudier l'horizon et la direction que le vent imprimé aux dunes mouvantes de sable qui, à l'œil, du haut de cette vigie, produisent l'effet d'autant de lames ou de vagues de la mer allant se briser contre une plage. Sauf la couleur du sable, l'effet d'optique est exactement le même et d'un aspect saisissant. J'aurais voulu assister sur ce sommet à l'une de ces tempêtes de vent et de sable qui, à deux ou trois reprises, ont envahi notre camp pendant le séjour d'un mois que nous avons fait à Ouargla. Les dunes commençaient à *fumer*, comme disent les indigènes, c'est-à-dire qu'une poussière de sable impalpable s'élevait flottante, semblable à de la fumée, puis, au bout d'un instant, le ciel devenait jaune et noir au point de ne rien voir à deux pas de soi. Une poussière aveuglante et asphyxiante, poussée par un vent violent, ne permettant aucun mouvement. Malheur à la caravane ou à la colonne de troupes surprises en route par de telles tempêtes sahariennes. Il faut s'arrêter et attendre que le beau temps revienne. Si on n'avait ni vivres, ni eau, on serait perdu.

La table de Krïma est couverte de ruines d'habitations. Les rues et les compartiments intérieurs des maisons, construits en mortier de plâtre, sont parfaitement reconnaissables; les éclats de silex y sont nombreux, ainsi que les tessons d'une poterie rougeâtre d'une tenacité de grain extrême. Au milieu du plateau est un large puits qui n'a pas moins de 112 mètres de profondeur. Comme les abords de la table sont partout taillés à pic, sauf un ou deux passages où existent des rampes fort raides, les premiers habitants de cette ville aérienne — les Sedrata de la tradition peut-être — y trouvaient un refuge assuré contre leurs ennemis.

Dernièrement le chérif Bou Choucha, après lequel nous courions dans les sables, a eu un instant la pensée d'établir son quartier-général sur ce point, d'où il aurait pu nous voir venir de loin. Déjà il avait fait recurer le puits et construire deux montants à son orifice, pour supporter la poulie destinée à faci-

liter le puisage de l'eau nécessaire à son monde. Mais il jugea plus prudent de continuer à vivre en rase campagne et de n'être limité dans ses courses que par l'horizon.

Enfin, les centres que je viens d'indiquer n'existent plus; peut-être les descendants de ceux qui les peuplèrent se sont-ils depuis dispersés dans les oasis d'Ouargla, de Negouça, d'El-Goléa et du Mezab; c'est probable, la tradition locale semblerait, du reste, l'indiquer suffisamment.

La ville d'Ouargla, qui ne compte pas moins de 1,400 maisons dans son enceinte, n'a tout au plus que 2,000 habitants. La cause du dépeuplement tient aux émigrations pour échapper aux déprédations et à l'oppression des nomades. Elle tient aussi à ce que l'élément nègre ne lui apporte plus son contingent de puis que la conquête a aboli le commerce des esclaves nègres amenés du Soudan par les caravanes des Touareg.

Les sédentaires ou habitants des oasis, provenant du croisement avec la race nègre, dont généralement ils ont conservé la couleur, sont doux et patients; ils sont devenus les clients, les serfs, en un mot, du nomade, qui se complait dans la vie patriarcale et indolente du pasteur. Le sédentaire a conservé de ses ancêtres des idées superstitieuses résultant d'un mélange de croyances païennes et musulmanes, souvent incomprises et qu'ils ne savent pas expliquer. Ils suspendent dans leurs maisons et même dans leurs jardins, des os, des cornes et des crânes de différents animaux, pour se préserver du mauvais œil. Parfois c'est l'image de la main, aux cinq doigts déployés, destinés à repousser l'influence de tout maléfice.

Mais ce qui nous a le plus frappé, ce sont les dessins ou moulures en plâtre, appliqués en relief au-dessus du tympan de la plupart des portes d'habitation. Ces figures ne sont autres que cet emblème de la divinité qui sert de frontispice aux pierres funéraires numidiques décrites si souvent par mon ami le docteur Reboud. (Voir le croquis n° 2).

Serait-ce un vague souvenir des croyances des premiers peuples puniques qui, par l'effet de l'habitude, se serait transmis de génération en génération jusqu'à nos jours, chez ces habitants de l'ancienne Gétulie? Seraient-ils contemporains des hommes com-

battant avec la flèche à pointe de silex? C'est fort possible! En tous les cas, le docteur Reboud, qui a vu comme moi et avec moi ces images de la divinité païenne, ne manquera pas, j'en suis persuadé, de signaler leur existence avec toute la compétence que nous lui connaissons dans ce genre d'études.

Veillez agréer, etc.

Charles FÉRAUD,

Interprète principal, Correspondant du ministère  
de l'instruction publique, pour les travaux  
historiques.

---